

Compliments de l'auteur

DES MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA

DEUXIEME SERIES—1903-1904

TOME IX

SECTION I

LITTERATURE FRANCAISE, HISTOIRE, ARCHEOLOGIE, ETC.

MOUVEMENT INTELLECTUEL

CHEZ

Les Canadiens français depuis 1900

Par l'honorable PASCAL POIRIER

EN VENTE CHEZ

J. HOPE ET FILS, OTTAWA; THE COPP-CLARK CO., TORONTO
BERNARD QUARITCH, LONDRES, ANGLETERRE

1903

FC 2919
P65
1903
P***

IV.—*Mouvement intellectuel chez les Canadiens-français depuis 1900.*

Par l'honorable PASCAL POIRIER.

(Lu le 19 mai 1903.)

Il est décidément plus aisé de faire un règlement que de le suivre.

Les statuts de notre Société prescrivent au président de chaque section "de préparer pour la réunion annuelle un discours sur les matières relevant de sa section", et je constate que bien peu d'entre ceux qui m'ont précédé ont satisfait à cette obligation de leur charge.

Je ne dis pas ceci pour trouver en faute les présidents de la section française: je constate seulement que nous ne portons peut-être pas un intérêt suffisant à notre Société Royale.

Notre action sur les écrivains de notre pays est nulle, ou à peu près; nous ne donnons aucune orientation aux lettres canadiennes; comme corps réputé d'élite, nous ne dirigeons en aucune façon le mouvement intellectuel canadien. L'âme canadienne flotte à côté de nous, sans être sollicitée par le faible sillage que nous traçons.

Ne vous semble-t-il pas, messieurs, que le marquis de Lorne, en fondant la Société Royale; que notre gouvernement, en la dotant, aient eu la pensée de faire autre chose qu'une synagogue stérile? N'avons-nous pas un rôle à remplir dans le drame intense qui se joue, au Canada, entre les différentes races, et dont le dénouement final sera la disparition de la nationalité française, ou la fondation d'une France nouvelle en Amérique ?

Comme Français, comme catholiques, notre place est parmi les Latins. Notre mission évidente sur ce continent est d'y répandre les arts, la haute culture intellectuelle, la civilisation, l'âme splendide de la France. Il faut que nous tenions haut, en Amérique, le flambeau dont la Gaule, depuis Charlemagne, a illuminé l'Europe. Notre place est au premier rang, en plein soleil, en pleine lumière. Relégués au second, nous périrons. Être les premiers, au Canada, ou cesser d'être, telle est notre inéluctable destinée.

Or le nombre nous échappe. La majorité numérique n'est plus à nous. Nous formons bien encore aujourd'hui le tiers de la population totale du Canada; mais au train où nous arrive l'immigration mondiale, nous n'en serons pas le quart dans vingt ans, et le cinquième dans quarante ans.

Déjà nous avons à peu près perdu le Manitoba, où nous devrions être, où il nous eut été possible de rester, la majorité.

Les Acadiens se maintiennent à grande peine, dans les provinces maritimes, livrés qu'ils sont à une hiérarchie hostile et contrariés par

elle dans les efforts légitimes qu'ils font pour demeurer Français, et, par là même, catholiques.

Aux Etats-Unis, les nôtres constituent une forte avant-garde ; mais réussiront-ils à faire plus qu'arrêter le flot envahisseur de l'américanisme anglais ? Seront-ils autre chose que la "levée" qui barre le torrent ? Se maintiendront-ils par leur seul effort ?

Il n'y a que la province de Québec où nous soyons numériquement les plus forts, où nous sommes les maîtres, où nous nous sentons sûrs de nous-mêmes.

C'est donc autour de la province de Québec que nous devons nous grouper, comme autour d'un foyer réchauffant et lumineux. Comme Athènes dans la Confédération hellénique, la province de Québec doit être la première dans la Confédération canadienne, par les lettres, les arts, les sciences, la haute culture intellectuelle et la direction des idées.

Faisons donc sur nous-mêmes un examen sévère ; étudions nous, sans parti pris de nous encenser stupidement ; examinons notre outillage de combat intellectuel ; passons en revue nos forces offensives et défensives, et pesons nos chances de succès ou de défaite dans la lutte de vie ou de mort nationale que nous avons à soutenir, au milieu des races qui nous entourent.

Avançons-nous ? Reculons-nous ?

La critique honnête et franche ; l'exercice du droit de dire respectueusement la vérité aux hommes ; de se la dire à soi-même ; le courage de faire ses coupes, est le sel qui préserve de la corruption. Faisons ensemble notre coulepe.

L'homme, l'Etat, les membres du corps social ou religieux qui ne peuvent souffrir qu'on leur dise d'autres vérités que des vérités flatteuses, qui préfèrent le mensonge louangeux à la vérité âpre et fortifiante, sont en pleine décadence. La paresse intellectuelle, et, le plus souvent, l'orgueil, sont assis à leur chevet de moribonds.

Or, pour remplir les obligations de ma charge de président de la section française, à notre Société Royale, j'ai repris la revue rétrospective du mouvement intellectuel chez les nôtres, là où l'a laissée M. Gérin, c'est-à-dire, j'ai remonté jusqu'au commencement de l'année 1900, et j'ai comparé.

Vous donnerai-je franchement les conclusions de mon enquête ?

Les progrès que nous faisons sont plutôt lents, et le terrain que nous gagnons ne nous donne aucune avance sur les autres nationalités. Le mouvement intellectuel, commencé parmi nous vers le milieu du siècle dernier, s'est plutôt ralenti. N'avançant pas, nous reculons.

Dans les sciences nous demeurons où nous étions il y a cinquante, il y a vingt-cinq ans, au fin bas de l'échelle. Nous pouvons compter

sur les doigts d'une de nos mains le nombre total de ceux parmi nous qui pourraient occuper en Allemagne, en France, aux Etats-Unis, à McGill, ou dans les provinces-sœurs, une chaire dans l'enseignement de l'histoire naturelle, de la géologie, de la minéralogie, de l'astronomie, de la paléontologie, de la botanique, de la biologie, de l'ethnologie, des mathématiques, de la géographie, de la sociologie, de la chimie, de l'histoire, de la pédagogie.

Et pourtant c'est aux sciences appliquées, c'est à la science, que nous devons tous les progrès dont se glorifie la civilisation moderne. Après la religion, c'est la science qui contient la plus grande somme de vérités qui se puisse acquérir ici-bas. Elle affranchit l'homme, l'élève, l'éclaire, lui fait épeler l'alphabet de la création. La science menait à Dieu, au moyen âge; mais aussi les premiers savants du monde se recrutaient, alors, dans les universités catholiques.

En littérature, où nous sommes si certains d'exceller, nous n'avons rien produit, depuis deux ans et demi, qui se puisse préférer, par exemple, aux *Anciens Canadiens* de M. de Gaspé, à *Jacques et Marie* de Bourassa, ni, peut-être, aux romans historiques de Marmette.

Dans le champ purement littéraire, il est même fort douteux que nous fassions, aujourd'hui, mieux que nos amis les Anglais. Qui opposerons-nous à leurs romanciers Roberts, Fraser, Oxley, M^{lle} Wood, M^{lle} Laut et Parker, pour ne nommer que les principaux? La réputation littéraire de quelques-uns de ces auteurs s'étend jusqu'aux Etats-Unis, jusqu'en Angleterre.

Faisons avancer les nôtres, tous ceux qui, depuis le commencement du siècle, ont produit une œuvre littéraire quelconque, et passons la revue de leurs ouvrages. Quelques-uns m'échappent, sans doute, mais c'est le petit nombre.

Pêle-mêle ce sont: *L'oubliée*, par Laure Conan; les *Légendes Canadiennes*, par M. Rouleau; *Deux récits*, par M. Rousseau; *Conteurs Canadiens-Français*, par M. Massicotte; *Mon premier péché*, par Madeleine; *Florence*, par M. Girard; *Soirées du Château de Ramezay*, par l'Ecole littéraire de Montréal; *La vérité révélée*, par M. Magnan; *Claude paysan*, *Carabinades*, *Les Ribaud*, par le Dr Choquette; *L'Etouffe du pays*, par M. de Montigny; *Le vieux muet*, par M. Caouette; *Mélanges politiques et littéraires*, par M. Marchand; *Bleu-Blanc-Rouge*, par Colombine; *L'écrin précieux des Jeunes Mères*, par M. St-Cyr; *Précis de l'histoire de la littérature française*, par la Congrégation des sœurs de Sainte-Anne; *Monuments du Mont Royal*, par M. Joseph Brunet; *Jésus-Christ*, par l'abbé Nunésorais; *La grande figure du prêtre*, par le Dr Dionne; *Une fleur canadienne*, par M. Pampalon; *Robert Lozé*, par M. Errol

Bouchette; *Articles et études*, et *Mariages clandestins des catholiques*, par l'abbé Auclair; *Vengeances et fables*, par M. Pamphile Lemay; *La Noël au Canada*, par Louis Fréchette.

Ce sont là de bons ouvrages, pour la plupart; quelques-uns même excellents; mais en vérité ils ne rejettent pas dans l'ombre les productions littéraires des meilleurs écrivains anglais contemporains du Canada.

Nos publicistes, nos nouvellistes, forment une élite brillante. Sur-tout ceux de Montréal, des jeunes pour la plupart, manient une plume alerte et facile. Ils n'ont pas, cependant, fait oublier Buies, Faucher de Saint-Maurice, Lusignan, Taché, Dessaulles, Chauveau, Aubin, Montpetit.

Beaucoup de talent et quelque originalité; peu d'idées, servies par trop peu de travail et d'études.

Saluons l'entrée dans les lettres canadiennes de l'élément féminin. Nos plus gracieux conteurs, et, à l'occasion, les plus malins, sont aujourd'hui des femmes, ce dont nos cœurs français se sentent doucement émus.

Le journal, qui, il y a vingt-cinq ans, fournissait à grand'peine le gîte, le couvert et l'apéritif à Provencher, à Oscar Dunn, à Cauchon, à Fabre, à de Celles, à David, à Beaugrand, à Gérin, à Laberge, paie aujourd'hui des rentes à Dansereau, à Tarte, à Langlois, à Tardivel, à Pacaud. Est-il pour cela mieux fait? Plusieurs en doutent, malgré l'incontestable talent des rédacteurs de nos grands journaux contemporains.

Paulo majora canamus. Parlons poésie. Les muses canadiennes semblaient, depuis plusieurs années, assoupies parmi les sentes ombreuses de l'Hélicon. Elles s'éveillent; et voici qu'elles accordent leur luth antique, dont elles accompagnent les chansons de Poisson, rêvant sous les grands pins d'Arthabaskaville, et les hymnes lyriques de Chapman, célébrant la France héroïque et les pures gloires du Canada.

D'autres encore parmi nos poètes vont boire aux ondes troublantes de l'Hippocrène, pendant que les sœurs d'Apollon leur sourient.

Leurs chants, toutefois, ne couvrent pas la grande voix de Crémazie, ni les éclats vibrants de l'auteur de la *Légende d'un peuple*.

Dans le domaine de la poésie, je crois, cependant, que nous occupons toujours la première place, au Canada.

En est-il de même de l'histoire? Nous avons Charlevoix, Ferland, l'abbé Faillon, Sulte, Casgrain, Edouard Richard, de Celles, Roy et Garneau. La plupart sont morts, les autres n'écrivent plus. Allons-nous vivre éternellement de leur gloire, à la façon dont les Espagnols vivent de la gloire du Cid et de Cervantes? Rien n'est plus déprimant que de s'hypnotiser devant un nom, et de se croire tous grands parce que l'un des nôtres le fut.

Les Anglais, M. Doughty, en collaboration avec l'honorable M. Chapais, M. Parmalee et M. Chambers, viennent de nous donner six gros volumes sur le siège de Québec et la bataille des Plaines d'Abraham.

Leurs historiens se nomment Price, Dawson, Wilson, Weir, Hopkins, Hannay, Kingsford et Bourinot — ces deux derniers viennent de mourir.

Qu'avons-nous à opposer à ces ouvrages, d'un mérite inégal, il est vrai, mais dont quelques-uns ont une valeur très réelle?

L'Histoire du Palais épiscopal, par M^{sr} Tetu; *L'Histoire de Sainte-Foye*, par l'abbé Scott; *L'Histoire des Ursulines des Trois-Rivières*, *Madame de Ste-Anne*, par le père Charland, *Labrador et Anticosti*, par l'abbé Huard; *Les exploits d'Iberville et la Monongohéla*, par Ed. Rousseau; *L'Histoire de Saint-Luc*, par l'abbé Moreau; *Familles d'Yamachiche*, par F.-L. Desaulniers; *L'Histoire de la paroisse de St-Liguori*, par l'abbé Dugas; *L'Histoire de Charlesbourg*, par M. Trudel; *L'Histoire du Séminaire de Nicolet*, par l'abbé Douville; *Sainte-Marguerite*, par les Sœurs de la Miséricorde; *Frontenac et ses Amis*, par Ernest Myrand; *Bases de l'Histoire d'Yamachiche*, par Raphaël Bellemare; les *Archives Canadiennes*, par Edouard Richard; *Noes de diamant de la Société Saint-Jean Baptiste*, par M. H.-J.-J. Chouinard; *Henri de Bernières*, par l'abbé Gosselin; *Louis Joliette*, par Ernest Gagnon; *Lettres sur l'Île d'Anticosti*, par M^{sr} Guay; *Une paroisse historique de la Nouvelle-France*, par M. l'abbé Scott; *Abrégé de l'histoire du Canada*, par les Sœurs de la Charité; *Petite histoire des Etats-Unis*, par Sylva Clapin; *De la fondation du Collège de Rimouski et de son fondateur*, par l'abbé Sylva; *Monographie de Saint-Ignace du Cap Saint-Ignace*, par l'abbé Sirois.

C'est beaucoup, surtout comme quantité; mais ce n'est pas suffisant. Nous devons faire davantage et mieux encore.

L'histoire est une fontaine de Jouvence, où les peuples vont puiser une éternelle jeunesse. La nôtre, sous bien des rapports, est incomparable. Abreuvons-nous plus souvent à son onde.

Les études sociales et économiques ne reçoivent pas de notre part l'attention qu'elles méritent, et c'est un malheur.

Par contre les questions de jurisprudence, de droit, de coutume, forment le thème de nombreuses études publiées dans nos revues de droit et dans des ouvrages et opuscules spéciaux. La basoche ne perd pas ses droits dans la province de Québec.

Nos médecins n'écrivent guère le résultat de leurs expériences sur leurs semblables. Ils se contentent des expériences de leurs confrères étrangers. Ils guérissent leurs patients, et, au besoin, les enterrent, sans bruit et sans dissertations. Des obituaires font le plus clair de leur littérature. Ils se reposent en paix.

Un mouvement de grande portée, dû à l'initiative de l'Université Laval, a été inauguré depuis quelques années, et produit déjà de très excellents résultats. Je veux parler des cours de littérature française donnés à Montréal et à Québec par des maîtres français, en même temps que des concours littéraires ouverts à la jeunesse canadienne. Faisons venir de France ou d'ailleurs les professeurs de français qui nous manquent, en attendant que nous en produisions nous-mêmes de compétents.

A signaler aussi plusieurs conférences tout à fait remarquables: celle de M. Tardivel, par exemple, sur *La langue française au Canada*; celle de M. Nevers, *Les Anglais et nous*, et celles de M. Henri Bourassa, sur *La Grande Bretagne et le Canada* et sur le *Patriotisme canadien-français*.

Que dirai-je de nos artistes, architectes, peintres, sculpteurs, chanteurs, musiciens?

La jeunesse canadienne, celle du Bas-Canada, est la plus brillante, la plus étincelante, peut-être, qui soit au monde. Tous les talents s'y trouvent en puissance, y abondent, y éclatent spontanément; et cependant peu d'entre nos artistes arrivent à la grande gloire. C'est que nous n'avons pas d'école de beaux-arts, et que nos enfants, pour la plupart, sont trop pauvres pour aller étudier en Europe. Le Carnegie qui voudrait prendre soin de nos artistes en herbe, leur donner la culture qui leur convient, serait plus glorieux que celui qui se charge de nos bibliothèques publiques.

Les dramaturges français fournissent au monde son théâtre. Allons-nous sous ce rapport rivaliser avec nos cousins d'outre-océan Atlantique? On pourrait presque le croire au nombre des pièces qui ont été publiées et jouées durant les deux dernières années et demie. Tragédie en vers, *Subercase*, par le R. P. Brault; drame en vers, *Veronica*, par Louis Fréchette; *Lévis*, drame historique en vers, par l'abbé Marcile; *Pour la Mairie*, comédie en vers, par Arthur Geoffrion.

En prose, le *Drapeau de Carillon*, par David; *Hindelang et de Lorimier*, par Colombine; *Les adieux du poète*, par Madeleine; *Les boules de neige*, par de Montigny.

Nos auteurs dramatiques ne manquent certes pas de talent; mais peut-être l'expérience de la scène et des situations scéniques leur fait-elle quelque peu défaut.

Il me reste à parler de l'éducation.—écoles primaires, collèges et couvents, écoles spéciales et écoles techniques.

L'éducation c'est l'arme de combat. Chaque homme s'arme à sa taille, et chaque peuple selon ses nécessités et ses lumières. Les Espagnols ont les canons se chargeant par la gueule; les Chinois, les vieux mousquets du siècle dernier; les nègres d'Afrique, la pique et le

javelot du moyen âge. Leurs armées ne peuvent en aucune façon, avec tout l'héroïsme qui autrefois les rendait victorieuses, supporter le choc des bataillons modernes, armés de pièces perfectionnées.

L'éducation secondaire ne diffère guère chez nous de ce qu'elle était il y a cent ans. Nous chargeons toujours nos canons par la gueule. Les flatteurs

. Présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste,

assurent aux autorités canadiennes,—et les mandarins du Céleste Empire tiennent le même langage à leur reine douairière—qu'il ne faut rien changer, rien ajouter aux anciennes méthodes, parce que ce serait de l'impiété. Or, les mandarins mènent l'Empire du Milieu, autrefois le plus grand de toute la terre, à la désintégration; et nos tristes flatteurs canadiens seront cause que nos corps enseignants, à qui le Canada doit tant, dont le dévouement est digne de tant de respect, dont les cours d'études étaient certainement les plus forts en Amérique, il y a cent-cinquante ans, tomberont dans la déconsidération populaire, si leur néfaste influence prévaut plusieurs années encore.

Ceux qui, parmi nous, aiment les congrégations enseignantes à la manière et avec la virile sincérité dont Fénelon aimait Louis XIV et la royauté, sont comme lui renvoyés en disgrâce, s'ils ont l'audace de dire au roi qu'il n'est pas un dieu et que ses courtisans le trompent et le mènent à sa ruine.

Et personne, au Canada, n'ose toucher à l'arche sainte de l'éducation secondaire et dire franchement la vérité. Il faut se taire ou flatter lourdement.

Pour avoir eu la témérité d'écrire qu'un certain nombre, un trop grand nombre, de professeurs dans nos collèges n'ont pas la compétence requise pour enseigner ce qu'ils enseignent, et avoir proposé une certaine réforme de ce côté-là, j'ai été banni de la société des honnêtes gens; on a décrété que je suis un catholique dangereux; plusieurs estiment que je ne suis plus catholique du tout; un journal de Trois-Rivières a démontré que je suis un sectaire; et certain Recteur d'université, parfaitement estimable d'ailleurs, en séance publique de fin d'année, a prouvé, avec force palmarès et diplômes décernés *honoris causâ*, que nos maisons d'éducation fournissent le plus haut enseignement qui se donne aujourd'hui dans le monde; que les mousquets qui ont fait nos pères vainqueurs à Sainte-Foye, sont plus efficaces que le fusil Lebel; que les Canadiens doivent toujours en armer leurs enfants, et que moi, qui pense différemment, je pourrais bien ne pas être un honnête homme.

Il est aussi malaisé, ici au Canada, de parler de réformes scolaires les plus nécessaires et les plus essentielles, qu'il est dangereux de parler de réformes politiques à la cour de la reine douairière des Fils du Ciel.

Messieurs et chers collègues, je vous laisse, pour ce qu'elles valent, ces conclusions, qui sont honnêtes, si elles ne sont pas tout à fait optimistes.

Pouvons-nous, en notre qualité de membres de la Société Royale, faire quelque chose pour le progrès et l'avancement des nôtres? Pouvons-nous exercer une action utile sur le mouvement intellectuel canadien, dans le domaine des lettres, des arts, des sciences et de l'éducation?

Si nous le pouvons, nous le devons, cela dût-il nous causer quelque effort sérieux; dût-il en résulter quelque inconvénient personnel pour nous.

